

Abécédaire, « Rencontres de Sophie » 2020 (« Habiter la nature »)
(9 février 2020)

P comme Pastorale – comme Poésie Pastorale.

(P aussi comme Paradoxe)

Partons du paradoxe suivant : *la poésie n'est rien, mais elle est essentielle*. Plus que jamais essentielle.

Ou encore (tour de vis supplémentaire) : la poésie *pastorale* (celle qui parle prioritairement, de la vie champêtre, bucolique, de la nature) n'est rien, doublement rien. Plus que jamais n'est-elle pas en effet désuète, sinon ridicule (on n'aura pas manqué, tout au long des dernières décennies, de se gausser du poète chantant les fleurs et les petits oiseaux) ?

Et pourtant, c'est justement *parce qu'elle est pastorale* qu'elle est essentielle – *pastorale* alors, on l'aura deviné, en un sens qui n'est plus tout à fait celui de ces aimables « bergeries » qu'on trouve chez un poète comme l'Abbé Delille, le « chantre des bocages » du XVIIIème.

Reprenons : la poésie n'est rien = elle n'est pas grand chose aujourd'hui au plan éditorial. Et pourtant elle est essentielle. Pourquoi ? Parce qu'elle entretient avec la Nature un rapport de connivence singulier ; parce qu'elle est, de la Nature, l'indéfectible *avocate* (Schiller). À toutes les époques et sous toutes les latitudes, elle s'est en effet singularisée comme le médium privilégié d'un *sentiment de la Nature* de plus en plus dévalué au fur et à mesure de l'emprise croissante de la science et de la technique sur nos formes de vie.

Quand tout par ailleurs nous pousse à oublier ce sentiment, la poésie, à contre-courant, nous rappelle que l'homme, comme a pu le dire Julien Gracq, demeure une « plante humaine » ; qu'il *appartient* à l'ordre du vivant ; qu'il est une parcelle de la Nature, appartient au grand mouvement de la Vie.

Pastorale, foncièrement pastorale (et pas accessoirement, occasionnellement), pourquoi ?

Pour deux raisons. Du fait de sa thématique d'abord, qui non seulement est souvent bucolique, mais, plus radicalement, sans cesse s'attache à dire notre rapport intime aux éléments, notre lien ontologique à la Nature, notre appartenance essentielle à la Terre et à la *Phusis*. En outre, le langage de la poésie a comme singularité de réveiller dans la langue ce qui est de l'ordre de la musique et du chant, de l'affect et de la matérialité sensible (sonore, rythmique), plutôt que de s'attacher à la seule rationalité discursive. Tout se passe comme si le langage du poème émanait non d'un sujet humain, mais d'une source plus lointaine, d'une dimension pré-logique, comme s'il y avait non pas rupture mais continuité entre les bruits de la Nature, le grand chahut sonore de la *Phusis*, la « musique des sphères », et la musique du langage poétique.

Au fond, tout se passe comme s'il y avait, entre la poésie et la Nature, un pacte implicite, un *contrat* vital qu'on pourrait appeler *pastoral* (Paul de Man). Termes de ce contrat : la Nature a donné à la poésie son langage (son langage inspiré, « musaïque ») ; en contrepartie la poésie s'engage (s'est engagée immémorialement) à parler toujours, non seulement *de* la nature, mais *pour* la Nature ; à s'en faire l'*avocate*.

La modernité sans doute s'est employée à déconstruire les illusions et faux-semblants du registre pastoral. Elle s'est employée à débusquer le mensonge de tableaux qui substituent à la dureté de la condition paysanne, à son enfer souvent, le paradis artificiel de « bergeries » de pacotille, la rêverie sur un *âge d'or* où l'homme aurait vécu en harmonie avec lui-même et avec la Nature. Cette *déconstruction* moderne de la thématique pastorale n'a pas seulement été le fait des sciences humaines ; les poètes eux-mêmes s'y sont ardemment employés depuis au moins Rimbaud. Pourtant, cela n'a pas suffi à éradiquer le sentiment de la Nature et sa persistance dans la parole poétique. Il y est demeuré *indéconstructible*, comme il l'est dans le cœur humain. Car l'homme, qu'il le veuille ou non, est partie prenante de la nature et se ressent intimement comme tel, malgré les dénégations diverses qu'il a pu inventer pour se

placer en position de surplomb.

L'homme *appartient* à la Nature, voilà ce qu'inlassablement, sous toutes les latitudes et depuis des temps immémoriaux, la poésie ne cesse de nous rappeler, de Virgile aux poètes chinois de l'époque des Tang et continue aujourd'hui de nous rappeler.

Un seul exemple, histoire de faire entendre un peu la parole du poème – un exemple contemporain, Philippe Jaccottet :

« *Ordre aux bergers absents* :

*qu'ils retiennent les biches qui s'échappent,
mal conseillées par les nuages,
qu'ils dénouent une à une les tresses des ruisseaux,
qu'ils épargnent les herbes rares de la combe
et qu'ils fassent tinter l'ivoire des pierres
dans la montagne où chaque arbre se tord en lyre. »*

(*Cahier de verdure*, Pléiade, 768).

Mais ce n'est pas seulement l'attachement de la poésie à la Nature en tant que langage *sui generis* (son obstination à dire cet attachement) qui est indéconstructible. C'est aussi l'Idée (l'Idéal d'existence) que porte ce mode de langage qu'est la poésie.

Car si la poésie n'est pas grand chose au plan éditorial, elle demeure essentielle à nos vies comme Idée, Idéal. Sans elle, sans l'Idée d'une vie poétique comme horizon rêvé d'une existence enfin réconciliée, heureuse, la vie ne pourrait être qu'une erreur (comme la vie sans musique le serait selon Nietzsche). Car la vie d'aujourd'hui, la vie non poétique, celle qui voit l'homme réduit au statut d'*homo œconomicus* ; celle qui le ramène à des *data*, à des chiffres, qui le soumet toujours plus à la mesure et au calcul (à la « gouvernance par les nombres »), est une *vie mutilée*. Et c'est ce dont, au plus intime de nous-mêmes, nous ne voulons pas, nous ne voulons plus, continuant de rêver d'une vie poétique, d'une possible « habitation poétique de la Terre » (Hölderlin : « *Dichterisch wohnt der Mensch* »).

L'Idée *poéthique* continue ainsi de porter la promesse d'un Âge d'or, et, à cette promesse, nous ne voulons pas renoncer. Elle demeure, dans nos têtes et nos cœurs, *indéconstructible*, à l'instar de cette promesse émancipatoire du marxisme dont Derrida écrit qu'elle continue de nous hanter comme un pectre, par-delà les désastres du XX^{ème} siècle.

Pourquoi *indéconstructible* ? Parce qu'y renoncer (renoncer à ce *rêve* d'une vie poétique), ce serait renoncer à la vie elle-même. Ce désir est en effet inhérent à la pulsion vitale elle-même, à son *conatus*, à son mouvement. C'est pourquoi son spectre, continue de hanter chacun tout au long de son existence (> « hantologie »).

Mais si cette promesse est *indéconstructible*, est-elle pour autant *tenable* ? Nous ne pouvons hélas qu'en douter, tant la balance est plus que jamais inégale entre le *très peu* que peut la poésie, son mince filet de voix aujourd'hui, et la surpuissance d'un capitalisme prédateur (extractiviste et financier) qui commande à l'actuel cours des choses et sature l'attention de ses discours et encore plus de ses images.

Essayons cependant de croire un peu encore à l'idée d'une *action* poétique ; au sens qu'elle peut avoir aujourd'hui pour nous.

Cette action, si on la circonscrit à la seule incidence de textes (de textes qui sont des poèmes), ne peut-être évidemment que très *restreinte*, tant le lectorat de poésie est étroit.

Toutefois, considérée sous l'angle plus large de l'écho diffus, plus ou moins souterrain, que son Idée rencontre, alors la poésie peut n'être pas tout à fait sans influence. Il faut évidemment prendre alors le mot de « poésie » dans un sens très élargi. Car l'Idée poétique (celle d'une Terre poétiquement habitable) n'est pas l'apanage du seul poème. Elle est portée, non seulement par des genres littéraires très divers, mais par toutes sortes de formes d'art (tel tableau par exemple de Signac intitulé « Au temps d'harmonie : l'Âge d'or n'est pas derrière nous, il est devant nous »). Au-delà de l'art lui-même (de l'art patenté), elle inspire bien des acteurs sociaux, bien des activistes dissidents ; nourrit des entreprises et initiatives diverses qui invitent à l'invention de formes de vie alternatives. Ainsi l'Idée poéthique devient-elle *agissante*, son *energeia* s'incarnant dans des activités et réalisations concrètes, des *erga* (des œuvres) qui excèdent le seul champ de l'art. Toute une jeunesse, que je définis comme constituant un « poétariat », s'emploie aujourd'hui à mettre en œuvre cette Idée, à donner

corps à son utopie, celle d'une « écologie arcadienne » pour reprendre une formule d'André Gorz. Par exemple à Notre-Dame-des-Landes.

On objectera que la poésie, si elle est *pastorale* (si elle ne propose que des idylles *pastorale*), se trompe d'époque, notre civilisation étant devenue essentiellement urbaine. C'était déjà une objection que faisait Schiller. En tant que pastorale, disait-il, l'idylle « place malheureusement derrière nous la destination à laquelle elle devrait nous mener ». Régressive, elle invite à la mélancolie et non à l'espoir. C'est pourquoi Schiller en appelle à une idylle « *progressive* », capable d'« injecter l'innocence pastorale chez les enfants de la civilisation ». Il faudrait donc parvenir à penser une idylle compatible avec nos modes de vie urbains. Vaste affaire qui concerne sans doute davantage les urbanistes que les poètes eux-mêmes (à moins que ce ne soit aux urbanistes de se faire poètes et réciproquement).

Mais une autre objection, beaucoup plus inquiétante, surgit :

n'est-il pas déjà trop tard ? Si réellement « nous sommes foutus », comme l'écrit l'essayiste américain Roy Scranton, si le moment de la catastrophe se rapproche toujours plus, si un seuil décisif de non-retour a été franchi, alors s'occuper d'idylle « progressive » n'est plus vraiment pour la poésie de saison. Il n'est plus temps de se bercer d'espoirs mensongers : « nous vivons maintenant, écrit Roy Scranton, dans la chute, dans le temps d'après le progrès et la civilisation occidentale, dans les longs jours ternes du déclin, de l'effondrement, de la raréfaction, de la violence, du chagrin, et d'une inextinguible souffrance humaine. » S'ensuit-il – cap au pire – que nous n'ayons plus d'autre choix que de recourir à des soins palliatifs, qu'à apprendre à mourir, comme le suggère l'auteur, lequel invite, dans cette perspective, à se tourner vers la sagesse d'« humanités » (la littérature, la philosophie...) aujourd'hui d'ailleurs très menacées ?

Peut-être est-il préférable cependant de ne pas céder trop vite à ce diagnostic catastrophiste. Mieux vaudrait distinguer plutôt, comme le fait Pierre-Henri Castel, la « fin des temps » et les « temps de la fin », temps dont la durée est évidemment difficile à déterminer précisément. Seule certitude : il faudra bien, ces temps, les « aménager ». C'est pourquoi il nous faut déjà « organiser le pessimisme » (Georges Didi-Huberman), construire des digues contre les haines et fléaux de toutes sortes qui ne manqueront pas de surgir, de s'intensifier. La poésie, l'art en général, l'Idée *poétique*, peuvent y contribuer, parmi d'autres soins palliatifs.

On peut imaginer que des poètes viendront qui inventeront, à défaut d'hymnes triomphants, des chants de consolation, des chants du cygne, des élégies, de poignants *stabat mater*, qui se feront l'écho d'une Terre-Mère que nous nous n'avons pas su aimer comme il aurait fallu. Mais qui néanmoins, ces chants, nous rappelleront l'ancien pacte, l'ancienne promesse et nous diront que *cela fut* et combien *ce fut beau, malgré tout* ; que cela aurait dû l'être encore si nous avions su mieux écouter la parole des poètes, faire prévaloir l'*homo poeticus* plutôt que l'*homo œconomicus*.

[J'aurais pu faire entendre, pour finir, la Marche funèbre ou l'Épilogue du dernier quatuor à cordes de Chostakovitch (le n° 15). Mais j'ai préféré choisir, pour ne pas terminer sur une note trop sombre, une musique moins lugubre, joyeuse au contraire – une pièce du même compositeur, intitulée « Pastorale », qui est la transcription pour orchestre à vents de la sonate K. 9 de Scarlatti.]